

# ***Un fraudeur protégé***

## *Un conte pour les enfants des Bonniers*

C'était au début du XVIIIème siècle. Le village de Lobbes était bien petit : à peine un millier d'âmes dispersées dans les chaumières depuis la Grattière jusqu'à la Gargotte. A l'Ouest du Lobbach, l'autre moitié du village, c'était l'abbaye : sa ferme, ses terres et ses bois. Au Nord, des Blancs Trieux d'Anderlues au Calvaire de Lobbes s'étendait la forêt qui se partageait entre le bois de Fontaine et le bois de Lobbes. Notre petite communauté lobbaine relevait encore de la Principauté de Liège et donc de l'Empire. Nous étions donc les plus occidentaux des Liégeois et aussi les plus exposés aux gens des Pays-Bas dont la frontière passait au milieu des bois.

Le soleil ne pointait pas encore et pourtant la cour de la ferme de la Grosse Borne semblait bien animée. Les jeunes fils Bustin couraient avec de lourds sacs sur le dos, rentraient des chevaux déjà tout crottés et trempés de sueur, remisaient hâtivement les chars dans la grange. Par la fenêtre de la cuisine, on pouvait voir le père Jacques plus effondré qu'assis sur le banc commun. Marie-Jeanne, la censière, approchait la bougie et versait à son homme un généreux péquet.

« Vas-y mon chou, un grand double, j'en ai bien besoin pour me remettre !! » gémit-il.

Profitant de cet instant d'abandon, elle lui confia : « Moi aussi, j'ai eu bien peur. J'ai veillé toute la nuit à t'attendre et à prier Notre-Dame. Mais quand j'ai entendu le coup de feu et les chiens qui donnaient, j'ai pas pu m'empêcher au pauvre fils Mary et j'ai cru que le malheur était entré aussi chez nous. »

Reprenant lentement son souffle, Jacques Bustin se redressa fièrement. Un par un, ses fils rentraient et attendaient en silence que

le père commença le récit de son expédition. Toute la semaine, il avait voituré pour le compte de l'abbé Goffart au-delà de la frontière. Munis des passavants avantageux de l'abbaye, Jacques en profitait pour observer et préparer sa passée nocturne hebdomadaire. Il connaissait bien les douaniers du Hainaut et se faisait toujours un plaisir de les rouler malicieusement. Pourtant, au bureau de Mont-Sainte-Geneviève, les sévères placards menaçaient de mort quiconque voudrait sortir les grains du pays et interdisaient à ...

*« ... tous et un chacun, de voiturer ou transporter aucuns grains en quelque endroit que se puisse être après le soleil couchant à trois lieues près des frontières. »*

« Ils doivent se douter de quelque chose. Quelqu'un a dénoncé pour toucher la grosse prime. Les jaloux ne manquent pas ! J'ai encore échappé mais cela devient de plus en plus difficile. »

« N'avons-nous pas les chevaux les plus puissants de la région » lança Pierre-Joseph, l'aîné

« Voilà bien notre chance ... les douaniers ont maintenant une patrouille à cheval et ils n'ont pas douze sacs de blé à tirer, eux. J'avais à peine quitté la cinse de ton frère au Bultiau que je les ai entendu sur le chemin de cent pieds. Ils allaient au pas car la lune était souvent voilée. Heureusement que l'oncle Guillaume avait bien graissé le char et chaussés les chevaux, j'ai pu ainsi avancer jusqu'au chemin du château des Loges.

Ca c'est gâté en arrivant au milieu des faudres et des fumerolles. Quelques charbonniers ont crié et l'alerte fut entendu par les douaniers pourtant loin derrière. »

« Douaniers, charbonniers, c'est tout toile pareille à m'sarrau ! » interrompit Marie-Jeanne toute coléreuse. Et elle ajouta : « Faut jamais leur faire confiance, pour un liard, ils vendraient père et mère ! »

« Moi, j'ai pas hésité. Hue, le Gris, hue Vaillant ! J'ai lancé l'équipage à fond de train, tout droit, bien au-delà de la Taille aux chevaux. Puis, j'ai obliqué au midi vers le chemin royal qui va à la

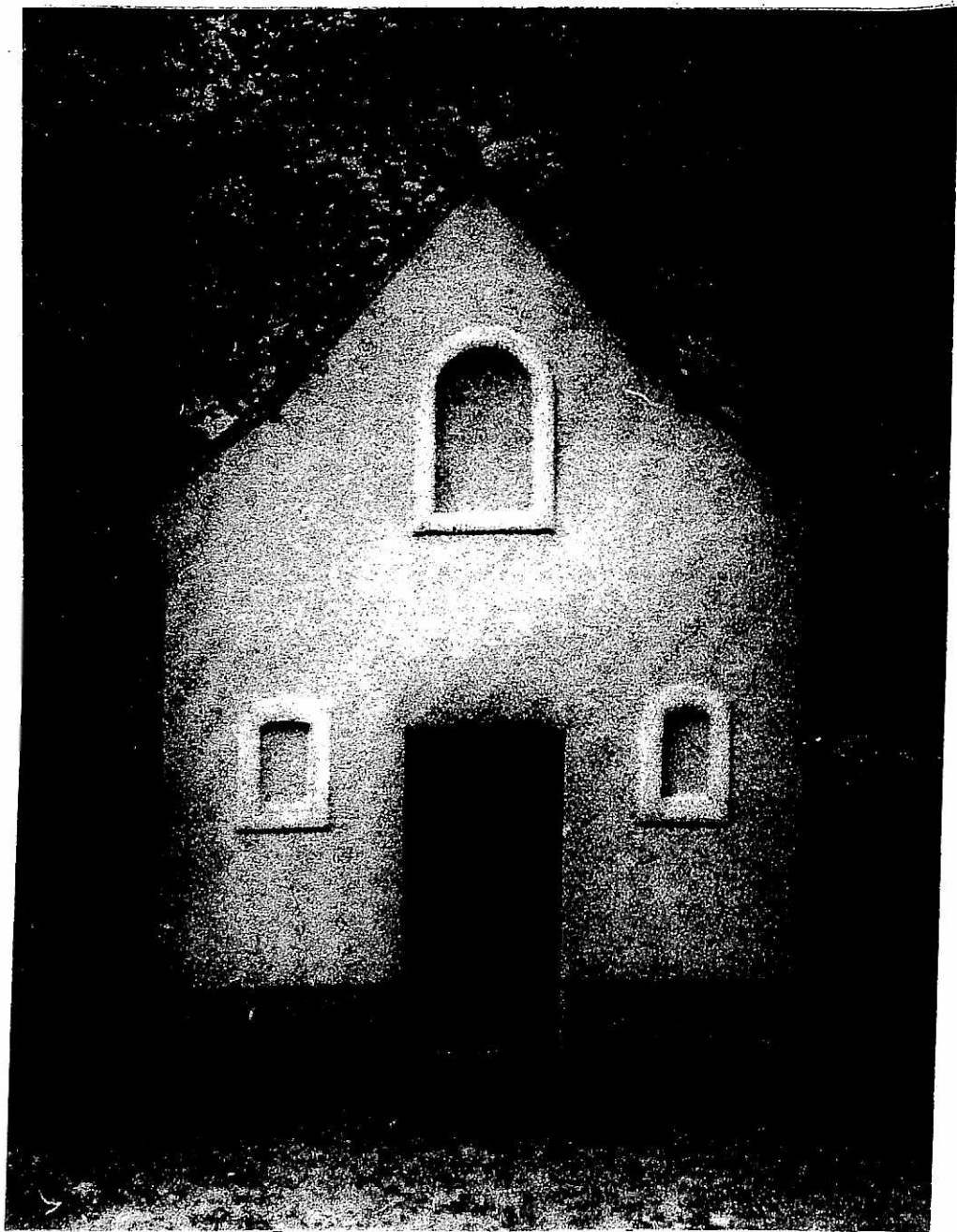
frontière et descend au village. C'est alors qu'ils ont tiré et fait courir les chiens des charbonniers. Ah ! maudits faudreux ! Sans regarder derrière, je poussais les chevaux au plus vite en essayant de garder le centre du chemin malgré la lune cachée. Soudain, j'ai senti les roues s'enliser et nos chevaux peiner si fort que j'ai bien cru que c'était la fin. Douze sacs, c'était voir trop grand et trop loin : j'allais périr juste sur la frontière. »

« Bonne sainte Vierge ! que s'est-il passé alors ? »

« Rien du tout ! Les chiens se sont tus. Le silence de la nuit est retombé sur la forêt. Je suis descendu du char pour calmer les chevaux qui s'énervaient et, alors, seulement, j'ai compris. Ce n'était pas le fond de la Fontaine au lait qui m'avait embourbé mais bien la source aux Charmes : je l'ai reconnue à l'image de Notre-Dame de Carpin. J'étais loin après la frontière, j'étais chez nous dans le bois de Lobbes. J'avais eu chaud et nos chevaux aussi. Doucement, j'ai déchargé les sacs pour tirer les roues de la fange : c'est cela qui m'a fait tarder mais, pour sûr, cette nuit, j'étais protégé ! »

marie-jeanne était troublée. le temps de la vie passe parfois si vite. Des images du passé revenaient. Elle gardait encore les troupeaux dans les bois et, les pieds nus dans l'eau de la source, elle narguait le cuisant soleil d'août. Le grand Jacques, son grand jacques, était apparu et leur histoire d'amour prit vie. Le mariage fut bien vite scellé. Certainement que cette source des Charmes leur était bénéfique.

Elle glissa un regard furtif vers le père puis s'enferma dans la chambre. Un coq chantait déjà dehors.



Peu de temps après, le curé Galopin fut surpris de découvrir une nouvelle chapelle au ruisseau des Charmes. On n'avait pas lésiné sur les moyens. Point de torchis, ni de planches, ni de chaumes mais des briques pour les murs, de la pierre aux fenêtres et des ardoises pour la couverture du toit. Toute simple de plan, la nouvelle chapelle ne manquait pas ... de charme : chevet à trois pans bien maçonnés, toit en bâtière avec un léger coyau pour rejeter les eaux et le tout ceinturé d'une frise dentée et dentelée.

Une fois initié par le grand Jacques, le curé fut compréhensif pour cet échevin influent et il ne se fit pas prier pour bénir l'édifice. Au fond de son cœur, ce saint homme souhaitait cela depuis longtemps. En ce temps de misères, les Lobbains y trouveraient une consolation. Au bois, il y allaient souvent pour la glandée, pour l'essartage ou pour le bûcheronnage et la nouvelle chapelle humaniserait un peu ces lieux sauvages.

Parfois le dimanche, Marie-Jeanne et Jacques se rendaient en promenade depuis la Grosse Borne jusqu'à leur chapelle : c'était pour eux l'occasion de revivre des souvenirs heureux.

Un siècle plus tard, le rêve de ces cultivateurs se réalisa en partie. La forêt fut abattue et on « déroda » de nombreux bonniers de terre pour y construire des maisons ouvrières après y avoir tracé un grand chemin. Discrètement, la chapelle résista au temps et aux urbanistes de la ligne droite. Elle demeura le témoin vénérable et silencieux du quartier des Bonniers. Bien plus tard encore la source, elle-même, fut prise en otage. Mais en ce temps-là le nom même de Jacques Bustin, le fondateur, était oublié.

Jean Meurant  
27 novembre 2001



